

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 30

Artikel: Le Dr Simius : (suite et fin)
Autor: H.W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203543>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

frais, le col à revers relevé, la boutonnière marquée d'un ruban rouge, tel était, vers 1835, le père de la *Marseillaise*.

Il habitait à cette époque, à Choisy-le-Roi. Il avait soixante-seize ans et se promenait beaucoup, d'une marche courte et lente, la canne à la main. Souvent, quand il faisait beau, il emportait un livre et allait s'asseoir au bord du chemin, les pieds dans le fossé plein d'herbe, sur le haut plateau de Thiais.

Les derniers jours de cet homme simple, dont le souvenir éternellement vivra, parce que des soixante-seize ans et plus qu'il passa sur la terre, une seule heure rendit son nom à tout jamais glorieux, ces derniers jours, M. Edmond Pilon vient de les conter dans un livre pittoresque, récemment paru. (*Portraits français*, E. Sansot, éditeur.)

Se sentant perdu, Rouget de l'Isle eut un mot navrant :

— Voilà, dit-il tristement, j'ai fait chanter le monde, et maintenant je vais mourir !

Le samedi 25 juin, l'agonie commença. Le dimanche matin, vers neuf heures, M. Boivin, maire de Choisy, se présenta : la nouvelle s'était répandue dans le bourg ; on voulait savoir ; des groupes s'étaient formés dehors, devant la porte. Le maire décida :

— Je vais faire placer des gardes nationaux ; il ne faut pas troubler son sommeil.

Il parlait à voix basse ; le docteur sortit de la chambre, le prit à part, et à mots si faibles qu'il fallait les deviner :

— Vous savez, fit-il, c'est la fin... la fin...

Au bas du perron, dans la rue, le jardinier défendait la porte. Il y avait là des enfants, des gardes nationaux, des ouvriers en blouse, des petits bourgeois. Ils disaient :

— C'est donc vrai, il va mourir !

M. Boivin, dont l'émotion se défendait mal, répondit en pleurant :

— Ah ! mes amis, c'est pour bientôt.

Il s'éloigna, son mouchoir aux lèvres ; les curieux se dispersèrent silencieusement. La journée se passa bien ; la soirée fut douce. Le malade restait étendu sur le lit, les yeux pleins d'ombre, la bouche muette, où montait le petit souffle de son cœur. Dans la chambre voisine, un ami causait avec le médecin. Vers onze heures du soir, le docteur Carrère s'approcha du lit ; il écouta et demanda de la lumière. A la clarté d'une lampe, on put voir Rouget de l'Isle. Ses yeux se cernaient d'un cercle bleuâtre, sa lèvre était tordue, sa gorge se soulevait, on voyait battre ses tempes. Le docteur demanda de l'air ; la fenêtre fut ouverte. Des rumeurs venaient du dehors : un bruit de foule impatiente et contenue. Tout à coup, quelqu'un dit :

— Ecoutez...

C'était un dimanche, un dimanche d'été de banlieue parisienne, et des chants passaient dans la campagne. Or, il se trouva qu'à ce moment précis, des voix fraîches, des voix de conscrits, lointaines, commencèrent l'hymne glorieux :

Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs...

Ceux qui veillaient le mourant se regardèrent, saisis d'étonnement. Lui eut un geste très faible, très léger ; ses yeux s'ouvrirent. Les voix se rapprochant, reprenaient en chœur :

Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons...

Puis, tout se perdit dans la nuit, les chanteurs et les voix. Les yeux de Rouget de l'Isle, cependant, ne s'étaient pas fermés : il semblait qu'il contemplait, bien en deçà du présent, les événements d'une vie déjà effacée. Quelques mots vinrent à ses lèvres :

— Patrie... Strasbourg... Révolution...

Quand minuit sonna, il mourut.

Tel est, très abrégé, le récit de M. Edmond Pilon. « C'est très beau, ce chant de la *Marseil-*

laise, à la cantonade, tandis qu'expire, vieux, lassé et pauvre, l'homme qui dota la France de l'hymne immortel, observe un chroniqueur français. Je dirais presque « c'est trop beau ». Je voudrais trouver ici, avec une référence, la certitude que le narrateur ne s'est point laissé emporter par la poésie de son émotion. N'importe. Si la chose n'eût point lieu ainsi, c'est grand dommage ; il est certain, en tout cas, qu'aux obsèques, le mardi 28 juin, quand les dernières paroles furent dites, alors que les assistants commençaient à défilier au bord de la tombe, des ouvriers, placés à quelque distance, entonnèrent lentement, gravement, le chant auguste. L'on assure que rarement il produisit une impression aussi profonde, et Rouget de l'Isle fut mis au tombeau, ainsi qu'il convenait, « drapé » dans la *Marseillaise*. »

Le Dr Simius.

(Suite et fin.)

Le Dr Simius et son « neveu » sont reçus à la gare de Lausanne par une chorale, tout de noir habillée et magistralement dirigée par l'illustre Cercueillet.

Le docteur admire fort la capitale vaudoise.

III

— Un havane du temps des Incas ?

— Merci, docteur, avec votre permission j'irai faire la sieste.

— Ah ! mais non, mon neveu. Je me suis promis de vous exposer mon projet que j'appellerai grandiose. Estrella, votre future, ne peut tarder et vous devez être au courant de tout avant son arrivée.

— Est-elle au moins jolie, votre nièce ?

— Sa grandeur morale est pareille à la mienne, son génie inventif est au-dessus du mien. Quant au physique tout mon portrait, surtout par là.

Et le Dr Simius me désignait son énorme nez écarlate.

— La couleur y est-elle aussi ?

— Peut-être moins coloré, un vrai nez à la rose. Mais voici en deux mots l'idée : vendredi dernier, c'était un 13, je fus respectueusement invité à la séance plénière des fabricants de cercueils. La réunion, quoique toute intime, était assez nombreuse. Le lieu de notre rendez-vous se trouvait en pleine forêt, à proximité du Chalet des Enfants. Nous quittâmes la capitale montés sur — ou plutôt dans des voitures spéciales à la Corporation, ornées de couronnes d'immortelles.

Ah ! ce fut une belle fête ! et tous les crûs vaudois y coulèrent à flots. Au dessert, entre le fromage et la poire beurrée, je portai un toast à l'honorable confrérie et terminai par ces mots : « Quelle heureuse pensée, quelle poétique inspiration vous avez eue de tenir vos assises dans la verdure au milieu des sapins. »

— C'est parce que ça sent le sapin, tonnèrent avec un ensemble remarquable mes aimables amphitryons.

Puis M. Ducomplet parla magistralement sur le thème : « La mort c'est la vie, la vie c'est la mort, la mort c'est la fortune ».

Et l'on but largement.

M. des Osselets, délégué parisien, nuança finement une chanson inédite : « C'est pas piqué des vers ». Et l'on but copieusement. M. Coffrin, délégué d'Outre-Manche, déclama un superbe morceau : « Je reviens d'Outre-tombe ».

Et l'on chiqua et rechoqua les verres.

M. Sargmann, délégué d'Outre-Rhin, philosopha sur l'Outre...

— Outre ! Boufre ! ripostèrent les deux délégués de Tarascon, coiffés tous deux de casquettes de loutre.

— C'est de l'outre... commença Miss Thibia, déléguée des Etats-Unis...

— ... Cuidance, acheva M. Tombo, délégué italien.

— Messieurs, continua M. Sargmann, je parle de l'Outre, de l'existence au point de vue métaphysique.

— Mets ta physique de côté et goûtons à ce Salvagnin, interrompit gravement M. Misenboite, dont les affaires ne marchaient guère.

Alors M. Labière, le vénéré président, eut un geste noble ; saisissant l'urne syndicale en forme de crâne, il la vida d'un seul trait et prononça ces simples paroles (il paraissait ému) !

— Messieurs, mes amis, mes frères. C'est dans notre pays que les spécialistes sont les plus nombreux et aussi les plus habiles, ce qui est dû autant à leur bon goût qu'à leur nombreuse clientèle. Ils ne chôment jamais. Pour nous autres fabricants de cercueils, plus les affaires marchent, plus c'est la saison morte !

Le mot était profond.

— Président, dis-je avec la simplicité qui m'est naturelle, nous pouvons nous donner la main : je suis docteur en médecine.

— Monsieur le docteur, dit Labière, je suis physionomiste. Si vous nous faites l'honneur de vous fixer en notre cité, je suis persuadé que, grâce à votre collaboration, disons à votre science, de guérir sans espoir de rechute, notre chiffre d'affaires augmentera d'une façon réjouissante. Notre clientèle ne s'en plaindra pas, elle est de tout repos — c'est le cas de le dire — les héritiers non plus et, comme juste compensation, nous nous permettrions de vous offrir — disons un pot de bière — sur chaque client que vous auriez... soigné.

Quoique flatté dans mon amour-propre, je n'acceptai pas ces propositions brillantes.

— C'est trop et c'est trop peu, m'écriai-je. Vous manquez de solidarité. Votre corporation n'est qu'une plaisanterie.

— Vous êtes un plaisant ! lança M. Ducorbillard, un grand homme chauve et glabre.

— Notre confrérie, une flibusterie !

Un frisson de colère secoua l'assemblée et M. Fémur eut un geste de menace.

— Il y a du vrai, dit gravement M. Misenboite, dont les affaires ne marchaient pas.

— Un Panama, hurlai-je.

— Oh ! oh ! oh !

— Il y a du vrai, dit gravement M. Misenboite, dont les affaires ne marchaient guère.

— Eh bien, messieurs, aux grands maux les grands remèdes. Voulez-vous devenir riches ?

— C'est mon plus cher désir, affirma gravement M. Misenboite.

— Voulez-vous gagner le million ?

— Foui, foui, foui, glapit M. Sargmann, les yeux brillants de convoitise.

— Voulez-vous palper le millard ? La solution est facile, mes bons amis, elle est mathématique, elle est fatale comme le destin.

L'auditoire haletant se suspendit à mes lèvres démonstériennes, le silence se fit et la voix qui m'est chère (c'était la mienne, ô Lamartine) laissa tomber ces mots :

— Le trust, le trust, le grand trust des cercueils !

Tout le monde avait compris. Miss Tibia, la déléguée américaine, me sauta au cou et chacun vint me donner l'accolade fraternelle. M. Misenboite qui, malgré tout, est un grand poète et un grand musicien, improvisa aussitôt une marche triomphale.

IV

Le docteur eut un sourire amène lorsque je lui fis la promesse de le suivre dans ses pénates.

— Vous le verrez, ajouta-t-il, dans la vallée de la Broye on ne broye pas du noir.

Le voyage fut d'autant plus agréable qu'Estrella était avec nous. Pendant que notre oncle savourait à la portière du wagon un cigare du temps de Montézuma, Estrella s'adressa à moi.

— Monsieur, me dit-elle avec une grâce timide et charmante, pardonnez à mon oncle. Il a sauvé ma mère au péril de sa vie en se blessant lui-même grièvement, mais les suites de cette catastrophe lui mettent la tête quelque peu à l'envers. Et pourtant il est si bon, si bon !... Je ne m'appelle Estrella que pour le docteur ; mon nom est Rose Dupont, tout simplement, et je suis native de Denizé, où nous nous rendons.

— Denizé ! mademoiselle Rose, c'est bien le plus gentil village que je connaisse avec ses campagnes riantes et fleuries et ses sentiers mystérieux, bordés de mousse, qui s'enfoncent en multiples méandres sous les vertes forêts.

Le ciel azuré se reflétait dans les yeux de notre campagne, deux grands yeux qui ressemblaient à deux étoiles. Le ruisseau susurrant sur les cailloux polis, les oiseaux — ces voiles et ces théorbes rustiques et sylvestres — s'unissaient en une harmonie passionnante et langoureuse. Et c'était vraiment une matinée apaisante, parfumée, délicieuse à mon cœur endolori ; une matinée rose... oui, toute rose. L'aurore était rose et Mlle Rose était si jolie, elle avait un air si candide, si bon, si doux, que je le

lui dis, et ses joues devinrent couleur d'aurore et le coucou chanta dans un vieux chêne pour m'annoncer un trésor de grand prix, tandis que la brise odorante murmurait dans les buissons touffus, que merles, pinsons, fauvettes et tourterelles, flûtaient et roucoulaient tendrement.

O Estrella — mon étoile — ô Rose, ma rose chérie !...

Un voile me sépare du monde ; c'est une tenture légère, fine, ténue et cependant si forte !... c'est un rideau adorable qu'Eros de ses doigts subtils tissa de haute lisse en asphodèles, en violettes, en anémones, en roses... H. W.

Potage Crécy Soubise.

(6 personnes)

(1 $\frac{1}{4}$ heure)

Emincez 3 oignons, 250 grammes de carottes et assaisonnez d'une pincée de sel et d'une pincée de sucre. Quand la carotte est mûre, l'oignon ne prend que la rouge du tronc, mais en ce moment elle peut être employée entière.

Rassemblez le tout dans une casserole avec gros comme un demi-œuf de beurre, et faites fondre tout doucement les légumes pendant 20 minutes. Ajoutez 3 cuillerées à bouche de riz, $\frac{3}{4}$ de litre de bouillon et finissez de cuire au four ou sur le côté du feu pendant 40 minutes. Passez au tamis fin, recueillez la purée dans la casserole, allongez-la avec un demi-litre de bouillon et faites prendre l'ébullition en remuant. Complétez le potage avec un peu de beurre et 6 gouttes d'« Arome Maggi », versez dans la soupière et ajoutez 3 cuillerées de petits croûtons frits au beurre et une pincée de pluches de cerfeuil.

(La Salle à manger de Paris.)

LOUIS TRONGET.

L'erreur du cocher.

On se souvient dans quelles circonstances tout à fait extraordinaires la jeune reine Wilhelmine, de Hollande, fit la connaissance de son mari, le prince-consort.

Deux ans avant son mariage, lorsque la reine, accompagnée de sa mère, rendit visite à l'empereur d'Allemagne, à Potsdam, le cocher se trompa de chemin et la voiture des reines se trouva engagée, à la tombée de la nuit, dans un marais. Malgré le froid et son corsage décolleté, la reine Wilhelmine proposa de continuer le chemin à pied. Mais sa mère, toujours pleine de sollicitude, hésitait à prendre ce parti, craignant pour sa chère fille, plus que pour elle, le froid et l'obscurité. Sur ces entrefaites, la voiture du duc de Mecklenbourg-Schwerin vint à passer. Celui-ci offrit immédiatement aux augustes personnalités de les reconduire, ce qui fut accepté avec empressement. Le lendemain, l'empereur Guillaume donna un grand dîner de gala, et le duc Adolphe-Frédéric, en récompense de son petit sauvetage, eut l'honneur d'être placé à côté de la reine Wilhelmine. Une grande sympathie ne tarda pas à s'établir entre eux et, peu de temps après, on annonçait leur projet de fiançailles.

La dynamite.

Ce n'est plus du choc des opinions que jaillit la lumière. Celle qui doit aujourd'hui guider le monde dans sa course au bonheur, c'est la lueur farouche des bombes. La dynamite est le suprême argument.

Qu'est-ce que la dynamite ? Voici :

Cet agent destructeur a pour base la nitroglycérine, huile très explosive formée d'un équivalent de glycérine, matière pacifique constamment employée en guise de cérat, et de deux équivalents d'acide nitrique, ou bien encore d'un sixième de glycérine versé goutte à goutte dans cinq sixièmes d'un mélange d'acide nitrique sulfurique concentré. Voilà tout ce qui entre dans la composition d'une substance qui s'est fait connaître au monde entier d'une manière si brutale, si retentissante et si désastreuse. Elle fut découverte en 1847 par un jeune chimiste du

nom de Sobrero, attaché au laboratoire de M. Pelouze, et elle resta longtemps confinée dans les laboratoires à cause des dangers que présente sa manipulation. A volume égal elle possède une puissance balistique treize fois plus grande que la poudre.

On sait qu'une goutte de nitroglycérine froissée entre deux corps durs produit une détonation violente et que la chute d'un flacon de même liquide sur le carreau d'une salle occasionnerait une explosion qui détruirait instantanément la maison de fond en comble. Cette substance n'offre pas seulement ce danger, elle est éminemment toxique : cinquante centigrammes suffiraient pour empoisonner un bœuf.

Cette force prodigieuse que recèle la nitroglycérine n'aurait pu recevoir d'applications utiles, sans les courageuses expérimentations de M. Nobel, ingénieur suédois, qui, sans rien faire perdre à cette huile de ses propriétés explosives, a su conjurer tout danger.

C'est à lui qu'appartient la gloire d'avoir emmagasiné la force insensée de la perdue nitroglycérine dans l'innocente dynamite.

Il fallait arriver à lui enlever sa fluidité, cause de son infernale malice, et la faire appréhender au corps par une substance inerte qui la tint sous clé, la paralysât momentanément et ne lui permit d'agir que par obéissance.

M. Nobel produisit ce miracle en mêlant à la nitroglycérine du charbon en poudre, de la craie, du sable ou de la silice, substances poreuses, absorbantes, qui l'enveloppent et l'enchaînent.

Ce nouveau mélange, qui porte le nom de dynamite, possède un pouvoir explosif d'autant plus grand que la quantité de nitroglycérine absorbée par le corps inerte est plus considérable.

La dynamite, convenablement préparée, prend l'aspect du mastic et devient insensible aux chocs les plus violents. On en a précipité des masses énormes de hauteurs considérables sans produire d'explosion. On a soumis des cartouches de dynamite à la pression de pilons pesant de trente à quarante kilogrammes sans réussir à autre chose qu'à les écraser.

La dynamite gèle à la température de 7 à 8 degrés et, comme elle est alors moins inflammable, il faut l'amollir et la faire dégeler au bain-marie et non autrement, car, si elle est insensible aux coups, elle ne l'est pas à la chaleur.

Malheureusement les ouvriers et les mineurs négligent de prendre une précaution si simple et qui est si instamment recommandée. Ils font souvent dégeler leurs cartouches de dynamite sur le poêle et deviennent victimes de leur négligence.

La dynamite est présentement fabriquée un peu partout. Ses propriétés balistiques sont exploitées dans les mines, dans le perçage des tunnels, dans le déblocage des glaces. Elle a ouvert le massif des Alpes au Saint-Gothard et au Simplon, percé le Mont-Cenis, creusé le port de New-York.

Grâce à cette puissance qu'il a conquise et réglée, l'homme peut accomplir des œuvres gigantesques qui feront rayer le mot *impossible* de toutes les langues du monde civilisé.

Vieilleseries.

Un honnête bourgeois de Lausanne, le sieur Jérôme François, « admodiateur des censes pécunielles », qui, vivant en notre bonne ville vers la fin du XVI^e siècle, a eu l'excellente idée de noter, pour notre édification, les faits divers de son époque.

Voici quelques échantillons de ce petit recueil qui va de l'an 1568 à l'an 1616.

« 1589. Le vendredi 14 du mois de Juillet, la tempeste suivit jusques au Desalay de telle impétuosité que nous ne fîmes point de vin à

Pully. Quelques-uns en firent un peu, surtout à Lutry. La tempeste abattit une belle et grande esguille qu'il y avoit sur le clocher du dit Lutry, et rompit la plus part des toits.

» 1602. 21 Déc. Les Savoyars pensèrent escalier Genève du soir et furent repoussés, tellement que le lendemain, 22 du dict mois, par un dimanche, on en pendit 13. Le 23 départirent 70 arquebusiers de Lausanne pour aller au secours de Genève.

» 1607. Le vendredi au soir, à l'environ de cinq heures, qu'estait le 27 avril, au droit de Chambland, derrière Pully, furent noyées 67 personnes, tant femmes que filles, lesquelles venaient pour effeuiller es vignes, et furent toutes ensevelies à Pully.

» Le mois d'avril 1600, le feu s'allume au chasteau de Lausanne sans toutefois qu'il fit grand dommage (Dieu loué); le planchier faillit sous les pieds d'une chambrière qui portoit de de l'eau, et fut cause qu'elle tomba en bas, comme aussi Monsieur et très honoré seigneur le baillif magnifique Anthony Tillier qui se brisa un pied, et la dite chambrière se rompit une jambe. Et n'eust été que l'on découvrit le feu dès le faubourg de la Barre, il y avoit du danger.

» Au 25 de juin, qui fut un dimanche, environ vers les six heures du soir, survint tout à coup une pluye tant impétueuse qui dura une heure, de sorte que les deux rivières de Lausanne furent si grandes qu'elles emmenèrent plusieurs ponts, spécialement toutes les escluses, rompit le pont sous la Palud tellement que l'eau se jeta par la rue St-Jean si abondamment qu'elle emplit les maisons, emmena les rouages de la plus part des moulins jusqu'au lac, démolit et ruina entièrement tout le grand pavement de la Barre, et emmena les chenaux avec les pierres sur la chenevière de M. le ballif, tant qu'elle fust toute ensablée.

» 1613. Dès le mois de Juin jusqu'à Noël fust une peste si grande qu'elle emporta environ 2000 personnes, tant de ceste ville que des faubourgs, tant grands que petits, spécialement de bons soldats et hommes d'état, desquels fust grand dommage. De quasi toutes les maisons de la ville une partie s'estoit retirée es granges escartées sur le mont et ailleurs, mais la peste se jeta partout et dans tous les villages circonvoisins.

» 1614. L'hiver avant cette année fust si grand que la terre fust couverte de neige dès octobre 1613 jusqu'à la fin de mars 1614, sans intermission, tellement que la plus part des blés furent perdus en terre, surtout à Echallens, Morrens, Froideville, et aultres lieux près les bois. Mes compagnons admodiateurs de Montherond et moi perdirent toutes les dizaines et fusmes de perte nette de 3000 florins sans qu'il nous fust rien rabatu de la ferme, encore que nous l'avons à 500 florins plus cher par an que les admodiateurs précédents.»

Coquelin-le-grand vient nous donner, mercredi prochain, une représentation du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière. Il jouera naturellement le rôle de M. Jourdain. M. Jean Coquelin, qui l'accompagne, les rôles de Covielle et du Maître de philosophie. Au quatrième acte, on nous donnera la *Cérémonie turque*, conformément à la tradition et à la mise en scène du Théâtre français.

— Il fait bien chaud pour aller au théâtre, direz-vous.

— D'accord, mais, avec Coquelin, y a-t-il chaleur qui tienne ? C'est une occasion à ne pas manquer. Ses visites sont rares ; elles le seront toujours plus. Croyez-nous-en ; il reste encore quelques billets, hâtez-vous.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.